

le feuilleton  
jacques henric

Philippe Caubère, Michel Cardoze  
Philippe **Caubère** joue sa vie  
Éditions Gascogne

Alice Roland  
À l'Œil nu  
P.O.L

■ « Performance », je sais qu'il n'aime pas le mot, Philippe Caubère. La raison est que, dans le domaine de l'art contemporain et dans le pire des cas, il peut désigner des exhibitions publiques dont la débilite intellectuelle et les prestations physiques laissent pantois. Comparons-les aux performances de chorégraphes, artistes de cirque ou sportifs de haut niveau. Ou aux toreros dans l'arène. C'est à eux que je pense, en parlant de performances à propos des spectacles de Caubère. Le mot me revient à chacune de ses apparitions sur scène. À prendre « apparitions » dans son acception religieuse. Il est un moment où la performance, à la fois physique (plusieurs heures, seul sur scène), mentale (une prouesse de mémoire), littéraire (puissance d'écriture) et morale, échappe à l'ordre de la raison raisonnée pour nous faire accéder à un état de l'humain qui relève d'une transcendance mystérieuse. Un homme est sur scène et voilà un monde, son monde, des myriades de mondes qui surgissent, voilà sa voix et des centaines de voix qui clament, réclament, appellent, interpellent, se répondent, exprimant tous les degrés, toutes les nuances de la bonté, de la violence, de la saloperie, de la médiocrité, de la grandeur, de l'intelligence, de la connerie humaines. Apparaissent sa mère, Ariane Mnouchkine, les gauchistes de Mai 68, le général De Gaulle, Sartre, Malraux, Mauriac... De bien grands mots, me dira-t-on, pour évoquer les prestations d'un comédien, de ce comédien que fut Caubère au cinéma (Molière dans le film de Mnouchkine), au théâtre, notamment dans la grande aventure du Théâtre du Soleil. Il faut les mots qu'il faut quand vous êtes devant un phénomène qui tient du miracle : un homme qui vient jouer sa vie, s'empare de celles des autres, les joue pour nous, et nous renvoie à la nôtre propre.

## L'OMBRE DE LA CORNE

### PAS LA CORNE, SON OMBRE

Dans ce livre d'entretiens avec le journaliste Michel Cardoze, celui-ci est d'autant plus fondé à comparer les spectacles de Caubère à des courses de taureaux qu'il interroge un habitué des arènes, et qui de plus est à son tour descendu dans celles de Nîmes pour y lire *Recouvre-le de lumière*, le livre qu'Alain Montcouquiol a consacré à son jeune frère Christian, le torero Nimeño II, gravement blessé à Arles, qui se suicidera en 1991, ne supportant pas l'idée de ne plus pouvoir toréer. Non que Caubère ait l'outrecuidance de prétendre risquer sa vie sur scène. Si corne de taureau il y a, il précise qu'il ne s'agit que de son ombre. Mais, comme Leiris, il



Philippe Caubère (Ph. Michèle Laurent)

sait néanmoins quels dangers il court à se mettre à nu sur scène, lui, mais plus encore à dénuder ses proches, mère, femme, maîtresse, amis. L'autofiction est son périlleux terrain de jeu, sauf, à la différence de la plupart des écrivains qui la pratiquent, qu'il y manifeste un prodigieux don comique, un esprit de bienveillance à l'endroit des figures de ses sagas familiales et professionelles, et vis-à-vis de lui-même un humour aux accents quasi célestiens.

Encouragé par son interlocuteur, Caubère se livre à un jubilatoire exercice d'admiration et d'exécration. Ses admirations : Molière, son « maître », Proust, Suarès, Céline, Calaferte, Violette Leduc, les grands clowns, les toreros, les prostituées.



Alice Roland (Ph. John Foley)

Ses exécutions : la « culture », à laquelle il oppose l'« art », les « théâtres », la gauche morale, sa démagogie, la domination féminine et la lâcheté masculine. Sa règle : revenir à l'enfance pour tout comprendre. Sinon tout, il a compris bien des choses le « Ferdinand », et il nous en fait généreusement profiter. Le milieu théâtral et littéraire va-t-il s'aviser enfin, à l'instar du public, oserai-je dire populaire ?, qui le suit depuis des années, qu'un romancier et poète réussit ce à quoi tout écrivain aspire : une harmonie féconde entre corps, voix et écrit.

### LE MONDE OUVERT PAR LE CUL

La transition est aisée avec le livre qui suit, signé Alice Roland, puisque dans *À l'Œil nu*, il est à nouveau questions de personnages sur une scène. Pas tout à fait des acteurs dans ce qui n'est pas tout à fait un théâtre, *À l'Œil nu* étant, au choix : un *peep show*, un *live show*, un *sex show*. Des différences ? Dans le *peep* ou le *live*, il y a du strip-tease, dans le *sex show*, je découvre une pratique plus inattendue : le client, mâle, voyeur, non seulement n'est pas séparé des « travailleuses » par une vitre, mais peut être manipulé par elles quand le foutre est long à lui venir au terme d'une laborieuse masturbation. Elles exhibent leurs « culs » et leurs « chattes », mais, attention, pas touche ! On ne baise pas ! Cette boîte, d'aspect minable, située dans une banlieue sinistre, n'est donc pas un bordel ! Les filles, qui officient dans

des cagibis appelés « isoloirs », ne sont pas vraiment des prostituées. Comment les qualifier ? « Semi-putes », propose l'une d'elles. Quand débute le récit, *À l'Œil nu* a été détruit, la narratrice a quitté depuis longtemps le pavillon en briques, et pour qu'en subsiste quelques traces, elle fait appel à des filles avec lesquelles elle a travaillé en leur demandant de raconter la vie qu'elles ont menée dans cet improbable « palais des glaces ». Témoignages passionnants, tant la faculté d'analyse de ces ramoneuses de toutes les perversions de mâles en mal de sexe, tant leur esprit critique, leur humour, leur maîtrise de la langue et leur culture font merveille. Imaginez : des strip-teaseuses qui ont pour lectures Fante, Burroughs, Sade, Gombrowicz, Foucault, Beatriz Preciado, y compris le dominicain, auteur des *Vies de saints*, Jacques de Voragine !... Au point que je me suis demandé, ne sachant rien de l'auteur/narrateur du livre (ah ! ce jeu des je dans la littérature), quel était le statut de cet ouvrage singulier : autobiographie écrite sous pseudonyme, témoignages, fiction pure ? L'éditeur P.O.L étant chiche en informations sur ses auteurs (avec raison, seul le texte compte à ses yeux), j'ai eu recours à Internet. Alice Roland existe, je ne l'ai pas rencontrée mais je sais maintenant qui elle est : danseuse, écrivain (autant pour moi de l'avoir ignoré), et strip-teaseuse. L'auteur est donc une femme qui sait de quoi elle cause et sur quoi elle écrit. Autofiction son livre ? Disons ainsi. Son sujet, développé sur près de quatre cents pages : le récit des équipées de malheureux éclopés du sexe soutenu par une interrogation sur le désir des mâles humains et les réponses qu'y apportent les femmes. Réponses qui ne sont pas sans cruauté et drôlerie (ces souvenirs de bites, et de chattes à lécher...). Et sans sagesse. Du coup, voilà Courbet quelque peu corrigé : le monde ne serait pas sorti d'un con, mais se serait « ouvert par le cul ». Dixit Clémence-Victoria-Olga, une ex du *sex show*. ■